

Préface

Benoît Antheaume

Bernard, les lieux, les liens et les ruralités Nord-Sud

Les éditeurs scientifiques du livre d'hommages offert à Bernard Charlery de la Masselière m'ont sollicité pour en rédiger la préface ; une sollicitation que j'ai découverte sur l'écran de mon téléphone portable, alors que je transitais par l'aéroport d'Amsterdam ! Coïncidence ou pas, cette situation illustre, à mes yeux, l'articulation parfaite entre un lieu et un homme, puisque cet aéroport est le principal *hub* européen pour se rendre en Afrique de l'Est, aéroport dont Bernard a franchi maintes fois les portiques... J'acceptai donc sur le champ, y voyant comme un signe !

Mais avant d'entamer cette rédaction, un doute me taraude. Comment rendre intelligibles les multiples apparences de Bernard ? Comment rendre compte de ses qualités humaines, de son expérience, de sa grande culture géographique, de son opiniâtreté, de sa technicité graphique et statistique ? Que dire de son apport conceptuel à notre discipline ? *Quid* de son rôle de passeur entre générations d'une part, entre ruralités des pays du Nord et celles du Sud d'autre part ? Je ne connais pas tout de Bernard, juste une partie. L'homme que je connais est complexe, éminemment sympathique, enjoué, ouvert au dialogue, chaleureux, doté d'un humour parfois potache. Il peut être théâtral, voire baroque, conjuguant avec habileté étrangeté et excentricité, pour forcer gentiment sa route et mieux faire passer ses idées...

Bernard est d'abord le produit d'une histoire personnelle et familiale peu banale : deuxième enfant d'une fratrie de huit dont les différents lieux de naissance ponctuent les affectations d'un père ingénieur à la SNCF : Angers, Bourges, Châteauroux, Mulhouse et, pour quatre d'entre eux, Tours (une des rares villes à avoir refusé, au XIX^e siècle, l'arrivée du train). Bernard est donc né à Bourges, patrie de Jacques Cœur, en 1951. On pourrait s'amuser à voir dans cette cité historique, qui montre aussi une belle centralité territoriale, la marque précoce d'un véritable destin à l'articulation

de l'histoire et de la géographie, si par ailleurs on associe les multiples origines familiales de Bernard entre Normandie, Anjou, Touraine, haute Bourgogne et Bordelais. On pourrait y déceler également l'itinérance d'un père cheminot qui s'acheva, comme bien des trajets ferroviaires, dans une gare parisienne, au centre du réseau ! Celle d'Orsay où, adolescent, Bernard habita dans l'appartement de fonction paternel, tout près de l'horloge de ce haut lieu, sauvé de la fièvre destructrice des années 1970 et transformé en musée ! Par tradition familiale, une carrière d'ingénieur était promise à Bernard qui pourtant choisit, en 1968, la faculté des lettres de Lyon II, pour s'inscrire à un DUEL (Diplôme universitaire d'études littéraires) d'histoire et de géographie qu'il poursuivit par une licence à Paris VII. Il avait été parallèlement reçu à l'École supérieure de cartographie géographique, située au dernier étage de l'Institut de géographie de la rue Saint-Jacques.

Une bonne formation associée à une compétence technique solide permettent à Bernard d'être accueilli au Sénégal par une petite équipe CNRS qui travaille sur la sociologie et la démographie historique du pays, et pour laquelle il réalise relevés et cartes des sites protohistoriques. Il y entame une maîtrise de géographie sur les paysages agraires du Saloum, sous la direction de Gilles Sautter, qui l'introduit au Centre d'études des espaces ruraux de l'EPHE (6^e section) – devenue EHESS – où il s'initie à la photo-interprétation, à la statistique et à la sémiologie graphique, enseignée par un maître brillant mais complètement atypique, Jacques Bertin, qui avait beaucoup plus d'émules à l'étranger qu'en France. Pourvu d'un poste de coopérant technique, Bernard réalise sa thèse sur les paysages agraires du Kayor. Entretemps, il s'est engagé dans l'ordre des Frères prêcheurs (Dominicains) et participe ainsi aux activités du centre Lebret à Dakar, haut lieu d'une réflexion économique empreinte d'humanisme, tournée vers le développement, et à celles de la communauté dominicaine de l'Arbresle. Sa thèse est soutenue en 1979, et les voies de Dieu étant impénétrables, il quitte les ordres au début des années 1980. Il obtient un poste de coopérant à l'Université nationale du Rwanda. L'Afrique de l'Est devient alors la porte d'entrée et le champ privilégié de ses activités professionnelles, mais constitue aussi pour lui un nouvel environnement, auquel son épouse, Pascale Wagner, apporte un mélange de sensibilité artistique et d'intelligence relationnelle.

Bernard est sans aucun doute l'homme de nombreux terrains (y compris de football) en Afrique de l'Est, mais il est un homme de terrain méfiant à l'égard des approximations ou des impressions. Le terrain, il l'arpente, le mesure, le laboure, le construit à travers une collecte efficace de données (Internet n'existait pas, le traitement de données informatisé non plus), parfois avec la complicité de ses étudiants. Les données, il les met en ordre et en cohérence, grâce à son expertise dans le domaine de la statistique et de l'interprétation, notamment photographique. Il rend intelligible ce que cachent les apparences avant de livrer des résultats. Sa méthode : une cartographie qui privilégie l'aspect visuel immédiat, grâce au bon usage de la sémiologie graphique qui doit d'abord délivrer un message interpellant le lecteur. Message qu'on

retrouvera toujours, y compris dans les dernières cartes publiées dans *Penser la question rurale*, comme celle qui montre la répartition des ruraux en Afrique intertropicale.

Bernard maîtrise les horloges, ce dont il était déjà coutumier en gare d'Orsay, quand il manifestait une passion pour les horaires de train incarnés par le Chaix. Il parvient à s'affranchir de l'immédiateté du temps des missions et à disposer du temps long que permet le séjour dans le pays. Après cinq années passées au Rwanda et deux au Burundi, il bénéficie de huit ans de résidence au Kenya, comme directeur de l'IFRA (Institut français de recherches en Afrique), dont le périmètre d'intervention englobe également l'Ouganda et la Tanzanie. Ces instituts disposés en réseau, dispersés dans le monde entier, pour développer le partenariat scientifique avec les homologues locaux, donnent aux chercheurs accueillis cette exceptionnelle possibilité d'organiser un long et patient terrain, doublée d'une véritable complicité scientifique entre universitaires et étudiants, originaires du Nord comme du Sud.

Ce travail austère lui permet d'affiner ses classements et ses catégorisations. Prenons l'exemple des *estates* du Kilimandjaro, ces grandes fermes mixtes, associant plantations de café, champs de maïs, bananeraies, qui apparaissent comme des buttes témoins de l'histoire, pas seulement foncière de la région où sont intervenus de multiples acteurs séduits par la montagne, notamment des fermiers blancs qui en avaient fait des exploitations extrêmement rentables. Ces *estates* sont devenus au fil du temps les témoins de l'échec de politiques gouvernementales de redistribution pour achever leur trajectoire comme réserves foncières, offrant une assise à l'économie domestique animée par de nombreux *squatters* très entrepreneurs.

Ou, autre exemple, celui des petites exploitations agricoles du Rwanda, difficiles à caractériser, des « bribes d'espace pulvérisées... qui jamais ne laissent à l'observateur une impression d'anarchie », mais ne se laissent pas facilement cerner pour autant. Bernard étaye leurs caractéristiques, en usant là encore de la sémiologie graphique.

Mais Bernard n'est pas qu'un homme de méthodes et un homme méthodique. Il poursuit et travaille avec opiniâtreté quelques thèmes : le café, la montagne, l'articulation montagne-café, plus particulièrement l'arabica (groupe MOCA), les articulations villes-campagnes, les circuits courts dans la commercialisation des produits agricoles. Cette expertise, bâtie au fil des ans, alimente la réalisation collective de vastes projets pluridisciplinaires, qui associent recherche et formation, pouvant mobiliser des dizaines d'intervenants qu'il faut motiver, superviser, stimuler, voire encadrer pour les plus jeunes, projets que Bernard anime et administre souvent par le biais de syndicats d'universités européennes et africaines associées.

Un thème traverse littéralement son œuvre : celui de la ruralité, une thématique développée depuis longtemps par François Taillefer et Bernard Kayser, pionniers du département de géographie de Toulouse, que Bernard intègre à la fin des années 1980

et où il achève en 2016 sa carrière de professeur. Mais si, à l'université du Mirail, cette ruralité était surtout hexagonale, il contribue à lui donner une ouverture beaucoup plus large, moins figée, plus dynamique, dans un souci marqué de comparatisme entre pays du Sud et du Nord. Il dirige, avec Hélène Guétat, la collection « Ruralités Nord-Sud » aux PUM (Presses universitaires du Mirail aujourd'hui Presses universitaires du Midi). Haut lieu de débats, elle héberge l'état de l'art sur de nombreuses thématiques. Et dans ce cadre, Bernard en tant qu'auteur, scandalisé par le fait que « l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire » aux dires de N. Sarkozy, ne se contente pas de « poser » la question paysanne en Afrique intertropicale, mais de la « penser ». Plus qu'une nuance ! Une démarche fouillée, élaborée, allant jusqu'à l'abstraction et pouvant faire système, où il développe – entre autres sujets – ses convictions sur « le paysan africain, alibi de l'histoire », la discordance des temps : élastique, linéaire, fragmentée, et sur l'espace évoluant au fil du temps entre terre, terroir et territoire, tout en mobilisant une très abondante bibliographie.

Pourquoi donc un tel attachement à la ruralité ? Une fois encore, son histoire personnelle le rattraperait puisque s'y mêlent patronymie et toponymie, qui résonnent toutes les deux autour du nom « la Masselière » : un nom de famille, celui de Bernard, un lieu de famille en Anjou qu'il possède en indivision avec sa fratrie. Un lieu, et plus précisément une gentilhommière appréciée des mélomanes dont Bernard fait partie, mais surtout entourée de terres, où viennent de s'installer deux jeunes femmes pour faire du fromage bio, tiré des produits de l'élevage d'agnelles. L'ancien fermier productiviste, héritier de la modernisation agricole de l'après-guerre, s'en est allé... Bernard connaît la nécessité de la transition écologique ! Il la pratique car, avec lui, la ruralité doit rester dynamique et ne pas s'enkyster dans de vieux schémas !

Il voyage désormais autour des territoires, un voyage qui oscille entre terroir et trajectoire, entre racines et errances, entre « arbre et pirogue », selon une belle expression forgée pour le Pacifique par Joël Bonnemaïson, dont le nom fut transformé en intitulé de sujet de leçon hors programme lors du concours d'admission à l'agrégation interne, par Bernard, alors qu'il était membre du jury en 2009.

Bernard a désormais quitté le monde des actifs (au sens INSEE du terme) et s'il s'ancre, de temps à autre, à La Masselière ; il est pourtant loin d'être inactif. Devenu émérite, il n'a ni décroché, ni raccroché, puisqu'il supervise encore les travaux de thèse de huit étudiants du Kenya/Tanzanie à l'Argentine, de la Colombie au Cameroun, du Ghana, aux îles du Cap Vert.

Les géographes rassemblés ne l'oublient pas et dédient à l'homme, au collègue, à l'ami, au complice ce voyage imaginaire fait d'hommages géographiques d'une grande richesse et d'une grande variété.

Ta route, Bernard, est originale ! Poursuis-en donc la pente « pourvu que ce soit en montant » (Gide).

Professeur Bernard Charlery de la Masselière, 2012

